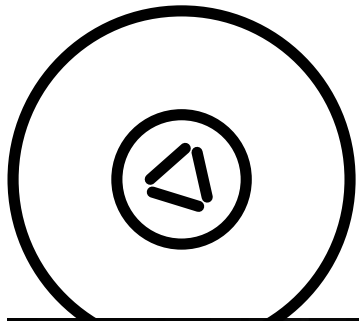


laurent isnard & alice marquaille

entretien

178



Eden had still some far-flung plains to cross, performance, 2 juin 2012, 4 min.
Cavalière : Eden Tinto Collins. Musique : Stephen Loye (guitare électrique).
Cheval : Quinceiland. Caméra et vidéoprojecteur.

Alice Marquaille. Laurent Isnard est un jeune artiste. Il est aussi co-directeur de résidence, ou encore musicien. Ses créations vont de l'installation à la performance, en passant par la vidéo performative ou la sculpture éphémère. Son œuvre ne rentre pas dans les cases : il sculpte des objets, y ajoute des outils de chantier ou de la plomberie détournée, il organise une projection avec un cadreur, une cavalière, un guitariste, il coupe une voie publique pour que des automobilistes assistent à une scène impromptue. Initialement formé au cinéma, ce sont ses méthodes et processus qui structurent les créations actuelles de Laurent Isnard : un fonctionnement de tournage et une pensée liée au travail d'équipe. Il co-fonde la résidence Suddenly avec Camille Debray et, depuis quatre ans, ils invitent des artistes ou commissaires à coordonner une recherche de groupe avec les résidents, artistes et commissaires eux aussi. C'est une résidence protéiforme et spontanée qui se réinvente à chaque occurrence. Laurent Isnard a par ailleurs participé à créer plusieurs formations musicales, de post-punk improvisé, expérimental, de lives qui prennent place dans des contextes d'expositions pour la plupart. Ces groupes à géométrie variable se font et se défont comme ses installations.

Tu évoques l'importance de la forme cinématographique, en tout cas du tournage, dans l'apparition de tes œuvres, avec l'organisation en séquences, la présence de décors, de machinerie, etc., mais qu'en est-il de la musique? Est-ce que la forme du concert ou de l'enregistrement, du studio, peuvent te servir de référence?

Laurent Isnard. Pas tout à fait...

En réalité cela dépend de quoi on parle. Je considère la pratique des lives en parallèle de ma pratique de performance. Pour moi c'est de la musique rock, et c'est différent de l'accompagnement musical et sonore.

Il y a des performances avec de la musique que je rapproche de ce fonctionnement «cinéma». La première pièce de ce type était *He couldn't put up with those type of lightings* (2011). J'ai invité Teddy Beirnaert à jouer de la batterie pendant que je montais un échafaudage. On a donné au public des casques anti-bruit, ce qui produisait un effet de mise en scène et les incluait de fait dans le décor. Teddy improvise des morceaux grindcore, c'est-à-dire courts, saccadés et enthousiastes. Il répond à mes gestes, monte et démonte le pont roulant. La musique fonctionne comme un accompagnement. Violente et énergique, elle constitue l'élément dramatique de l'action.

Mais le point commun entre les deux, c'est l'appropriation des lieux. Que ce soit pour les lives ou pour les performances il y a toujours intégration, réaction au lieu. Il y a quelque chose de viscéral à se confronter à un espace ou à l'utiliser dans son vécu. En tout cas je le bouscule toujours.

179

Dans l'évolution de ton travail, l'apparition de la musique est liée à tes études, au contexte humain

et amical de l'école, et à ta pratique au sein de cet enseignement...

Oui, et d'ailleurs j'ai conclu mon diplôme par 3 minutes de musique intempesive¹ devant tout le jury.

On s'est rencontré un peu par hasard avec Stephen Loye, à l'école, et on évoquait notre envie, commune, d'avoir du live. On savait qu'on faisait de la guitare tous les deux et on a décidé de jouer ensemble. Et pourquoi pas aller jusqu'au concert? On a un rapport assez décomplexé à la création et ça nous lie beaucoup.

Ce qui est intéressant aussi c'est que j'ai toujours «poussé le bouchon» sur les investissements que je demandais aux autres étudiants et même à l'administration. Ils ont d'ailleurs accepté d'investir dans du matériel musical pour l'atelier 110 et le festival C.E.K.C.

Pour la petite histoire, j'avais récupéré à l'ENSAPC l'atelier 110. C'est l'un des plus petits de l'école, il doit faire 16-17 m². Avec l'aide de Stephen, on a tout chamboulé, repeint les murs, installé une petite scène, et le lieu est devenu un local de répétition et un lieu de concert(!) La moitié de l'espace était occupé par les deux palettes de la scène et l'autre moitié était laissée au public. On avait dans l'idée que cet atelier 110 servirait aussi à d'autres étudiants.

Tous les mois, on invitait des artistes : Charlie Jeffery, Sheriff Perkins, et tant d'autres, qui sont aussi plasticiens. Chacun leur tour, ils proposaient un set pour un public super restreint qui tenait dans cette toute petite pièce : une salle surchauffée et un effet incongru.

Cette année de diplôme on a vécu l'expérience C.E.K.C., avec toute l'énergie des allers-retours entre () installations et () musique. C'était

intense.

Je voudrais aussi ajouter qu'au Parc Saint Léger, j'ai invité un ami, Benjamin Blaquart qui a fait aussi la Villa Arson. On est nombreux de cette école à se retrouver à Paris, j'ai trouvé beaucoup de musiciens ou de gens qui pratiquent la musique à la Villa. C'est là que j'ai rencontré Julien Tibéri par exemple.

À ton diplôme justement, qui suppose une sorte de conclusion aux 5 années d'études, le son, la musique ont-ils trouvé une autre place que celle du live? Tu nous indiquais tout à l'heure cette existence parallèle du «live» et du «tournage»...

J'avais aussi présenté cette œuvre *Eden had still some far-flung plains to cross*. Au début j'avais indiqué «performance télévisuelle» dans la légende, et puis j'ai supprimé le télévisuel. Je suis vraiment gêné par ces associations de mots qui deviennent idéologiques. J'avais du mal à définir si c'était de la performance, de la vidéo, de la vidéo-performance, je me suis donc contenté du simple «performance». Dans cette œuvre, un cadreur est installé dans une ruelle sous l'école, avec un câble image qui le relie à la salle de projection. Ce câble fait donc une trentaine de mètres! Le public se sent un peu comme au cinéma, car je lance la vidéoprojection au moment où commence l'action. Eden, juchée sur un cheval, fume une cigarette, () jette son mégot au sol et lance sa monture dans la rue, au loin. Ici aussi, accompagnement musical : je demande à Stephen Loye, situé dans un coin sombre de la salle, d'accompagner les images, un peu comme pour un ciné-concert. Il adapte l'intensité de son jeu en fonction des images, dans un style folk western, comme l'évoque le titre.

Tu formes, et joues, dans différents groupes. Ce sont des formations à géométrie variable, qui semblent contextuelles, liées à l'endroit et au moment où cela se passe, à l'envie de faire quelque chose avec une connaissance...

Les groupes de rock pratiquent déjà cet échange d'interprètes pour des sets effectués pour le plaisir, ou pour faire des enregistrements. Pour moi, c'est vraiment lié au contexte du live, à la façon dont je le pratique.

Suite à une intervention à l'ESAAB, je reçois un mail de Clément Faydit qui est intéressé pour jouer avec moi. Il fait un peu de guitare et de basse. On s'est très vite trouvé de nombreux atômes crochus, autour de la musique et de nos pratiques. L'idée de se retrouver dans un contexte avec du public est arrivée très vite, et ()c'était important car on ne voulait pas être juste un petit groupe, tous les deux : on voulait présenter devant un public des improvisations, des morceaux accidentés².

Accidenté c'est un mot que j'aime bien, pour te donner un exemple : on commence à jouer et on se rend compte que la balance est mal faite, alors on la reprend en plein milieu, on s'arrête une ou deux minutes pour refaire les branchements. On est dans un dispositif de coulisses, c'est-à-dire qu'on donne à voir aussi la phase préparatoire. Le tournage en fait, j'y reviens! J'ai envie de dévoiler un moment plus nature, en quelque sorte, que le simple jeu des instruments. On évite le plus possible d'avoir des morceaux bien calés, sans surprise, écrits.

On souhaite présenter des moments où l'on pourrait croire qu'on se trouve dans les coulisses, qu'un dispositif est révélé ou même qu'on assiste



The Invisible Nuts, 29 avril 2013, Ygrec.
Guitare : Stephen Loye et Laurent Isnard. Rythme : Julien Tibéri)

à l'installation. Par exemple au CNEAI³ il y a un ancien atelier de gravure dans lequel a été construit un escalier en colimaçon. On a joué sous cet escalier dans un espace de 3x3m. On faisait la balance en même temps qu'on s'installait, pendant qu'une partie du public nous surplombait.

Et c'est vrai pour les différentes formations dans lesquelles tu joues? C'est-à-dire cette prise en compte immédiate du contexte humain, artistique et spatial... Cette géométrie variable est en réalité une sorte d'hypersensibilité à tous les tenants et aboutissants du live comme performance artistique.

C'est vrai avec Clément ou Stephen, et c'est vrai aussi avec l'équipe de la Grande Ourse. C'est un contexte de retrouvailles, où l'on partage une énergie soudaine.

Et puis pour cette musique déroutante, c'est le contexte de la galerie qui se prête le mieux. En tout cas le contexte de l'art. C'est une musique dé-structurée, non conventionnelle, avec des accords à minima, s'il y a des textes, alors

3 CNEAI, 25 Mai 2013, Festival Island : The invisible nuts, de Laurent Isnard (guitare et chant), Stephen Loye (guitare et chant) et Julien Tibéri (batterie)

1 Juin 2012 C.E.K.C. Performance avec Stephen Loye.

2 Flush the Flush.

ils sont très courts et inventés sur place. Stephen y ajoute des partitions apocalyptiques et ()bouscule sa guitare. C'est vrai aussi qu'on s'adresse à un public un peu expérimenté, qui ne sera pas totalement choqué par la forme que cela prend, de plus on n'est pas des professionnels, et ça compte.

Avec les résidents de la Grande Ourse, on s'est retrouvés à construire une plateforme, **ce qui** représente une semaine de montage. On a **monté** une scène qu'on voulait incongrue, **différente** de la scène de théâtre **traditionnelle, qui reprend** toujours ce même dispositif gradin-plateau-quatrième mur. Soit on prend place dans un décor qui existe déjà, en bas des marches devant la sortie de secours⁴ **par exemple**, soit on construit une structure () qui ()bouleverse les codes, comme celle du Parc Saint Léger, qui surplombait les têtes. En fait ce qui est important c'est qu'il se passe toujours quelque chose avec l'espace où on est.

Par exemple, avec *He was aware that he would be encountering it*⁵ (2013), j'ai cherché ce que pouvait offrir une guitare sans toucher aux cordes. **Ce son accompagnait** la performance, **ainsi qu'une machine ()** qui déversait des nappes de fumée au sol. () **Le public se tenait** immobile, tel un élément du décor.

Pour le live de Flush the Flush, au Parc Saint Léger vous aviez répété cette performance. Ça m'intrigue de vous imaginer passer vos jambes, vos têtes, à travers les ouvertures du plancher. De façon plus large, quelle place trouvent les répétitions dans la préparation de tes lives ?

4 Situation de la performance du diplôme, Juin 2012 C.E.K.C. Performance avec Stephen Loye

5 Pour l'exposition *Hold-up*, la Marbrerie, Mai 2013, curateur Sergio Verastegui

C'était au feeling. On savait à peu près les morceaux qu'on allait faire, ensuite c'était en fonction du live, de la température de la salle ! C'est le spontané qui prime, pas quelque chose de calculé.

Pour le CNEAI, on va se voir deux-trois fois, mais ensuite Julien Tibéri, par exemple, improvise () avec ce qu'il trouve sur place pour faire son set batterie. Je me souviens par exemple de l'an dernier quand il avait joué avec Joël Hubaut et Léa Le Bricomte au Festival C.E.K.C.⁶, Julien avait fait du son avec tout ce qui l'entourait avec une énergie brute.

/Stephen de son côté triture, malmène sa guitare, on est dans l'ordre de l'outil plus que de l'instrument. On cherche le sonore, rythmé, mais surtout l'énergie. **Oui** c'est vraiment quelque chose de l'ordre de l'énergie ce qu'on recherche.

Tu n'imagines pas pouvoir présenter ces différents projets dans des festivals de musique expérimentale, improvisée, etc. ?

Ils pourraient s'imaginer dans des festivals bien sûr, mais **justement**, j'aime qu'ils **sortent** du cadre de la musique, qu'ils **soient à l'intérieur de la galerie, qu'ils s'immiscent** dans un parcours d'œuvres et de pièces. En s'inscrivant dans un festival, j'ai peur d'être catalogué, d'être inscrit dans une dimension à laquelle je n'ai pas envie d'appartenir. Est-ce que c'est de la composition, de la musique bruitiste, une pièce d'auteur ?

Ces définitions ne présentent pas un grand intérêt, et c'est pour ça que je les considère en parallèle de ma pratique de performance.

6 21 Juin 2012, Festival organisé par Laurent Isnard et qui prend place dans la cours de l'ENSAPC

On évoquait le festival C.E.K.C., tout à l'heure, et tes invitations à l'atelier 110 : tu t'es transformé en programmeur ?

Pas vraiment... Avec Stephen ce qu'on voulait, c'était créer cet espace, on y a joué aussi, puis on a invité des artistes de notre connaissance. Le public était surtout formé d'étudiants. Cela avait créé une émulation sur l'année 2011-12. Le premier concert ()était The Onions, en réalité un groupe de l'école avec Stephen et moi, Claudia Tennant et Alexis Maille. Ensuite on a eu envie de voir plus grand, on a organisé une soirée de festival dans la cour de l'ENSAPC et invité de nombreux autres artistes⁷. C'était la soirée C.E.K.C., nom qui est ensuite devenu un nom de groupe. La scène a été construite par des étudiants de 1ère et 2ème année qui ont vidé un bac de ()sable et l'ont couvert d'une structure en bois.



C.E.K.C., 2011-2012.
Guitare et chant : Stephen Loye et Laurent Isnard.

Tiens tu vois {en montrant une photo}, la performance avec Joël Hubaut : on voit bien Julien Tibéri **en pleine** pratique physique, il s'est blessé les mains sur les cymbales...

*Et d'où vient le nom C.E.K.C. ?
{Laurent m'a donné la réponse, mais je ne la divulguerai pas}*

Il y a souvent un humour assez léger, décalé, dans tes performances. Est-ce que tu les prévois comme telles ou bien est-ce plutôt un effet collatéral ?

C'est plutôt généré par voie de conséquence. Il y a un décalage entre ce qu'on pourrait attendre et ce qui se passe en réalité. Les titres participent aussi à susciter cet humour. C'est vrai que déconcerter permet de faire surgir des choses au regard des gens, et puis l'humour **peut aussi** résoudre des situations.

7 21 Juin 2012 : Air Frankenstein (Francesco Finizio + David Ryan), C.E.K.C. (Laurent Isnard & Stephen Loye), Laurent Prexl, Melodramanuclear (Benjamin Blaquart + Iris Feix), Prexley (Laurent Prexl, Florent Nicolas & Jean-Michel Espitalier), Shrouded les Fous and the Dinner (Lina Hentgen, Astrid de la Chapelle, Adel Ghezal, Sylvain Azam & Julien Tibéri), Stone et Charnel (Joël Hubaut & Léa le Bricomte), White Barry (Charlie Jeffery & Bruno Helstroffer)